

PRÉFACE

Chers lecteurs,

Bienvenue à bord!

Nous vous proposons de découvrir les textes fantastiques que nous avons réalisés durant le mois de janvier 2021, lors d'un atelier d'écriture, dans les conditions très inhabituelles de la COVID 19.

Tous ces textes obéissent aux canons traditionnels du genre : cadre réaliste et irruption du surnaturel, faisant basculer le personnage dans un univers étrange, faisant de lui une victime essayant d'échapper à son destin.

Vous y trouverez une galerie de portraits, comme celui du joueur d'Ouija et de son pari avec le diable, de l'illustrateur des Nouvelles des Parisiens, ou encore du criminologue Querlin de la Gorge, mais au-delà de ces évocations, vous serez confrontés au doute qui habite ces personnages, et vous partagerez leur peur qui vous fera frémir d'angoisse.

Puissent ces histoires vous plaire autant que nous avons eu du plaisir à les écrire!

New York, le 5 Février 2021

Pari avec le diable

Ouija est un jeu où tu as l'opportunité de communiquer avec des fantômes et revenants. Mais il faut jouer avec toutes les règles, et il faut spécialement dire au revoir, sinon ceux-ci vont vous hanter pour le reste de votre vie. L'été dernier, avant la mort de mes parents, j'avais joué, avec mes amis, sans respecter cette règle ! Ce soir-là, aucun fantôme ne s'était manifesté.

Je suis lycéen et je vis dans un petit appartement à Manhattan avec ma grand-mère. Je me souviens avoir toujours été une personne joyeuse et contente. J'aimais tout le monde, j'étais gentil et responsable. Mais tout a changé depuis le soir du 26 juin. Depuis l'accident de voiture de mes parents, l'été dernier, je me sentais seule. Mes notes avaient commencé à baisser, je ne communiquais plus avec mes proches, et tous les jours je me sentais comme si quelqu'un contrôlait mon niveau de bonheur et le mettait au niveau zéro.

Quand l'hiver arriva doucement, et que la neige commença à tomber, je décidai de rejouer, mais cette fois avec les règles. Peut-être que si je jouais, je me pardonnerais de ne pas avoir dit au revoir. Le jeu pouvait commencer. Il était trois heures du matin, j'avais quinze lumières autour de moi en forme de cercle. Le jeu en métal était devant moi, avec toutes les lettres de l'alphabet écrites en rouge. Je me présentai aux revenants éventuels et demandai si je pouvais échapper à mon triste état. Je saisis le seul pion du jeu, et aussitôt, entendis des cris hantés. La température baissait. J'éprouvais une sensation sur mes épaules et le pion commença à bouger. Il alla premièrement au O, puis au U, et enfin au I. J'entendis toutes les portes en train de taper et les fenêtres s'ouvrir pendant qu'un vent rude traversait la chambre sombre. Puis, il y eut un silence.

J'entendis alors un chuchotement léger qui venait de derrière mon oreille. Je me tournai vers le bruit doux et fin. Lentement, mes yeux rouges virent la silhouette d'un humain transparent. Rêvais-je ? Il me regardait avec des yeux perçants et mystérieux. Il me chuchota mon nom avec une voix grave, pourtant douce. Sa voix était tellement sèche qu'on avait l'impression qu'il n'avait pas bu pendant des siècles. Je tremblais. Je n'avais jamais vu une chose aussi effrayante de ma vie. Comment connaissait-il mon nom ? Il me raconta qu'il connaissait mes parents, et que j'étais la personne qui les avait tués. J'étais enragée. Je me dis qu'en respectant mal les règles du jeu, j'avais réussi à tuer mes parents. Il me dit que si je faisais tout ce qu'il me demandait, j'aurais une chance de revoir mes parents. Bien sûr, j'acceptai sans savoir le danger auquel je m'exposerais. Il m'obligea à tuer trois assassins avant minuit. J'étais choqué, mais si c'était ce qu'il fallait faire pour voir mes parents, je le ferais. Il s'échappa dans un courant d'air et je réalisai que je venais juste de faire un pari avec le diable...

Mon père était un policier ici, à Manhattan, et son travail était de surveiller les prisonniers. J'avais gardé son costume dans l'ancien placard de sa chambre. Je fouillais le meuble et trouvai son vieux uniforme. Son badge était toujours là, dans la poche à droite, visible du devant du costume. Je ressentais un moment de douleur. Il me manquait. Mais... il ne restait pas beaucoup de temps. Je mis son costume et sortis discrètement de l'appartement, J'étais plutôt grand, donc je passais pour un vrai policier, devant le commissariat. J'étais nerveux. Pour rentrer, il fallait scanner le badge

sur une machine, ce que je fis élégamment. Un kit sortit de la machine. Et l'incroyable se produisit : la police n'avait toujours pas désactivé le badge de mon père !

Quand j'étais plus jeune, mon père m'accompagnait ici tous les jeudis soir, pour manger des donuts à la crème anglaise ; donc je connaissais très bien la station. Je me rendis au quatorzième étage, où se trouvaient toutes les armes, puis j'entendis une voix, mais je ne voyais personne. Cette voix était la même que celle que j'avais entendue plus tôt. Je pensais que j'étais devenu complètement fou : j'étais plus nerveux et je frissonnais... J'allais tuer trois personnes ! Mais je commençais à me sentir content, à la place de coupable, car je savais que je faisais cela pour une bonne raison, n'est-ce pas ? Était-ce égoïste de tuer trois personnes juste pour en sauver deux ?

Je pris un pistolet, le chargeai, me rendis au sous-sol où tous les prisonniers étaient enfermés, et affamés. Je levai mon pistolet et en tira trois au hasard. C'était fini, bon, je l'avais fait ! J'entendis alors une voix hantée en train de rire. Puis, tout d'un coup, apparut le revenant ! Il me dit que ce n'était pas valable. Je ne comprenais pas... il m'avait dit de tuer trois personnes... Je le suppliai de m'expliquer pourquoi, mais il m'ignorait. Sans penser, je levai mon pistolet et tirai sur tout le monde dans la salle. Je le voyais rire encore plus et j'avais de l'anxiété. J'entendis les policiers venir et la seule chance qui me restait de voir mes parents était de me tuer. Je visai le pistolet sur le côté droit de ma tête et je tirai. Cela faisait mal, et la chambre devenait de plus en plus noire. D'un coup, je vis mon corps à terre, et des policiers inquiets m'emportèrent. Je ne sentais plus le poids de mon corps, je pouvais plus me toucher. J'étais devenu un fantôme.

Ida

Le 8 Novembre 1753

C'était un jour triste et pluvieux. Je tenais mon parapluie juste au-dessus de la tombe de ma femme, Ida. J'étais resté un peu plus que les autres pour être avec elle, tout seul. Je m'étais écroulé devant sa tombe, et avais marmonné :

« Oh ma chère Ida, que vais-je faire sans toi ? Tu étais la seule lumière dans ma triste vie, et te voilà déjà disparue... »

J'étais retourné chez moi d'un pas lent, la pluie faisant une espèce de chanson triste en tapotant mon parapluie.

À mon retour, la maison semblait vide et sombre. Quand ma femme était là, elle était pleine d'amour et de joie, et on s'asseyait à table pour manger un diner bien chaud, Ida me posait des questions sur ma journée, et j'étais l'homme le plus content au monde même si on n'était pas très riches.

Je me réveillai le lendemain matin, comme si tout était normal, et me souvins qu'il n'y aurait plus jamais de joie de vivre dans le monde car ma femme ne serait plus là à mes côtés. Je décidai finalement d'aller poser un bouquet de fleurs blanches sur sa tombe, pour y mettre toute ma tristesse et la laisser à ses pieds. Arrivé au cimetière, je posai délicatement les fleurs sur le marbre, humidifié par la pluie. Des larmes coulèrent lentement de mes joues, avant de s'en détacher et de pénétrer le sol. En sortant, je sentis un frisson sur mon corps, comme si je n'étais pas seul. Bizarre, car je n'avais vu personne entrer dans le cimetière avant moi. Je me retournai, et vis une silhouette blanche avec une figure humaine, qui ressemblait à Ida.

Je m'approchai, et entendis la chose blanche pleurer silencieusement. Puis la créature prit le bouquet de fleurs blanches, et disparut. Quand je clignai des yeux, le bouquet de fleurs était toujours là, posé au sol.

Je n'en croyais pas mes yeux. J'aurais juré que j'avais vu le bouquet de fleurs disparaître ! Je retournai à la maison à vélo, lentement. Les choses ne pouvaient pas empirer.

Il se mit à pleuvoir.

J'essayai de pédaler plus rapidement vers la descente du pont mais mon vélo dérapa dans la boue et la vitesse de la pente. Je me relevai lentement.

Quelle journée horrible !

De retour à la maison, je pris une douche, et me sentis plus propre. Mais lorsque je regardais mon reflet, j'étais abattu, triste et les yeux tous gonflés et rouges à cause d'avoir pleuré. Soudain, quelque chose se déplaça dans l'image du miroir. Je regardai plus attentivement, et vis à nouveau cette silhouette blanche qui me regardait. Je frottai le miroir avec ma serviette pour enlever la buée, mais la chose avait disparu. Je fis alors un peu de ménage dans la maison, en évitant soigneusement les photos d'Ida, et fatigué, m'endormis sur le canapé.

J'étais dans un pré, sur une couverture, près de ma femme. On mangeait des fruits, des sandwiches, l'essentiel d'un pique-nique. Puis j'entendis une voix.

« Jean... susurra-t-elle, Jean ? La voix continuait dans un écho insupportable. Jean ! continua-t-elle. JEAN ! » La voix semblait être juste à côté de moi.

J'ouvris enfin mes yeux d'un coup. J'étais seul sur le canapé. Un chat me fixait.

« Bah, qu'est-ce que tu fais là ? Je tendis ma main pour le caresser. L'animal recula et s'échappa. Où vas-tu ? Reviens ! »

Il avait disparu...

J'ouvris ma porte. Le chat était là, dans la rue. Il me vit et courut en direction d'une de ces vieilles usines abandonnées. Il s'arrêta devant un de ses murs, et sauta à travers, comme si le mur n'était fait que d'air.

Rêvais-je ou le chat venait vraiment de traverser un mur de briques ? Étais-je devenu fou ? Je touchai le mur. Il était bien solide. Toutes ces questions me faisaient mal à la tête...

Je me souvins Noël, avec Ida quand on buvait du chocolat chaud, devant la cheminée, avec notre chien, Cheerio. On ouvrait les cadeaux multicolores, et dehors, la neige tombait en gracieux flocons.

Mais Cheerio était mort il y avait un an, et Ida il y avait trois jours. Je n'avais plus personne... Lorsque j'entendis un miaulement...

Je me retournai.

Le chat était de retour

« Miaouuuuuuu... »

On aurait dit qu'il me disait que je devais le suivre. Il sortit de la maison, en passant par la fenêtre, et, résolu, je le suivis. La bête retourna vers cette usine, abandonnée, triste, et lugubre. Il disparut dans le mur, mais cette fois je ne m'arrêtai pas. Je fis le tour de l'usine pour arriver à la porte. Elle était rouillée et fermée à clé. Je jetai un gros caillou dans une fenêtre proche de la porte pour la casser et passai à travers. Le chat était aux pieds de grands escaliers en spirale. Il commença à monter. Je le suivis, en m'arrêtant toutes les dix marches pour souffler. J'avais perdu le chat. Je continuai à monter les escaliers, et arrivai finalement sur le toit de l'usine. Elle était gigantesque, avec une hauteur étourdissante. Le chat avait disparu. Mais une autre figure était là, au bord du toit. C'était celle que j'avais vu dans le cimetière, celle dans le reflet, ma femme. Je courus vers la silhouette, qui semblait me sourire tristement en ouvrant ses bras pour m'accueillir.

« S'il te plaît Ida, ne me laisse pas, s'il te plaît, reviens à moi... »

L'ombre de ma femme disparut à la dernière seconde et je trébuchai sur le rebord sur toit.

Je savais que cela allait être ma fin, mais au moins je pouvais mettre fin à cette tristesse qui pesait sur mon cœur depuis des jours. Je pourrais finalement rejoindre Cheerio, mon Golden fidèle retriever et ma femme adorée, la seconde où je toucherais le sol de ce monde injuste.

Je t'aime, Ida

Le triste destin d'une jeune orpheline

C'était un jour d'hiver, au Canada, au 19ème siècle. Je vivais à l'orphelinat depuis l'âge de neuf ans. Cet orphelinat se trouvait dans un endroit froid, humide et sombre. J'avais été trouvé devant les portes d'une église dans un petit panier. Apparemment, mes parents étaient morts d'une maladie, c'est pourquoi ils m'avaient déposée devant une église car ils ne pouvaient plus s'occuper de moi. Des personnes venaient pour m'adopter mais je finissais toujours pas revenir vivre dans cette institution. Je n'avais pas d'amis, tous les enfants qui s'y trouvaient, se moquaient de moi sans cesse car j'étais rousse, j'avais des taches de rousseur et j'aimais bien lire des livres d'auteurs inconnus. Rien d'autre ne m'intéressait. La vie dans cet orphelinat était très dure et je souffrais beaucoup. Le soir, pour m'endormir je m'imaginais au sein d'une famille heureuse et aimée.

Un jour, un homme et une femme vinrent adopter un enfant. Et cet enfant, c'était moi. Lors du chemin jusqu'à ma nouvelle maison, je vis plein de belles choses ! Il y avait un lac et un coucher de soleil, c'était magnifique. Lorsque nous arrivâmes à la maison, j'allai me laver, et ensuite nous dinâmes. En montant dans la chambre qu'ils m'avaient préparée, j'étais émue car jamais auparavant je n'avais eu une chambre à moi dans une maison qui respirait le bonheur.

Mais, un soir, alors que je venais de m'endormir, je crus sentir une présence à côté de moi et le souffle d'une respiration sur mon visage. Je me réveillais, paniquée, et je ne savais pas si j'avais rêvé ou si j'avais vraiment vécu cette scène cauchemardesque.

Cela se reproduisit plusieurs nuits d'affilée, au point que j'avais peur de dormir seule... Puis, un soir, je pris mon courage à deux mains, en décidant de rester éveillée afin de savoir si c'était un cauchemar ou bien la réalité. Je me cachai sous la couette, apeurée de ce qui allait peut-être se passer, mais je finissais par m'endormir dans un sommeil agité. Quelques heures plus tard, je crus sentir une main chaleureuse me caresser les cheveux. Je me réveillai à nouveau en sursaut, paniquée.

Mais cette fois, j'en étais sûre, je ne rêvais pas. Un homme et une femme se tenaient en face de moi et m'observaient tendrement. L'homme s'approcha de moi, et me chuchota à l'oreille que j'avais grandi, que j'étais une jolie petite fille et que je ressemblais à ma mère.

J'étais totalement paralysée, aucun mot ne pouvait sortir de ma bouche.

Je réalisai enfin que j'étais en face de mes parents, de mes vrais parents. Je fondis en larmes et courus dans leurs bras mais je ne pouvais pas les toucher, je ne pouvais que les voir et leur parler. Mais leurs images s'effacèrent petit à petit, et ils finirent par disparaître. Était-ce un rêve ou bien la réalité ? J'étais vraiment perdue, je n'avais aucun indice.

Un autre soir, quelques jours plus tard, mes parents adoptifs entendirent à leur tour, du bruit dans ma chambre et décidèrent de venir voir ce qui s'y passait.

Ils entrèrent et me virent en train de faire de grands mouvements, de marcher, puis de sautiller, tout en parlant, mais ce que je disais était incompréhensible et incohérent ...Ils pensèrent alors que j'étais somnambule, puis, intrigués, retournèrent quand même se coucher.

Cela se reproduisit plusieurs nuits d'affilée.

A chaque fois, je me levais au milieu de la nuit et tenais des propos incohérents en marchant en rond dans ma chambre, dans le noir, et en ayant l'air de dialoguer avec quelqu'un.

Inévitablement, mes parents adoptifs finirent par croire que j'étais en train de sombrer dans la folie, d'autant plus, que, le matin, je devenais de plus en plus agressive, de peur qu'ils ne devinent mon secret.

Afin de les rassurer et de ne pas leur donner la mauvaise idée de m'interner, je décidai un jour de faire semblant. Quand je rencontrai mes parents durant la nuit, en cachette, j'essayais de parler le plus doucement possible, je ne sautais plus, je ne tournais plus. Je laissais même une veilleuse allumée et demandais à mes parents adoptifs de me prêter des livres de leur bibliothèque pour leur faire croire que je lisais.

J'avais donc une double vie, heureuse la nuit, avec mes vrais parents et heureuse le jour avec mes parents adoptifs. Mais tout cela était-il seulement dans ma tête ?

Mais après quelques mois de cette vie paisible, je commençai à me poser des questions sur mes parents adoptifs, ils ne se parlaient plus, mais aboyaient entre eux; surtout la nuit. Mes vrais parents, quant à eux, arrivaient en volant par la fenêtre, très tôt le matin.

J'étais si fatiguée de ces changements incessants, que je ne décidais de ne plus jamais dormir, mais il est bien possible que ce fut un en fait un rêve duquel je ne pourrais jamais me réveiller. Qui sait?

Une silhouette familière

Mon père, un homme étrange mais travailleur, était médecin à l'hôpital, un lieu répugnant : son travail était notre seule source de revenu. Ce vieux bâtiment se trouvait dans une petite ville isolée du sud de la France. Il était dégradé à cause d'un manque de rénovation, aussi, peu de malades y allaient. Les conditions sanitaires et le manque de matériel n'étaient pas favorables au bien-être des patients : il manquait sans cesse des lits ; l'odeur dégagée par les toilettes les embêtait ; certains patients affirmaient ne plus trouver leurs biens ce qui me semblait anormal. Malgré mon jeune âge de vingt-trois ans j'avais, sans me vanter, une forte maturité. Je n'osais pas avoir une conversation avec mon père : chaque discussion menait à une discorde. J'avais du mal à me regarder dans la glace... Je voyais toujours l'absence de ma mère de façon brute. Pour me consoler de son décès, je me noyais dans le sport, cela m'aidait à extérioriser toute ma colère. Cette pratique remplissait un vide inexplicable.

Ce soir-là, mon père me téléphona et me dit qu'il m'attendait dans son bureau. À mon arrivée, je remarquai qu'aucune voiture n'était garée. J'entrai dans l'hôpital et vis le couloir qui menait aux toilettes du rez-de-chaussée, au bureau et à des escaliers d'une pièce qui m'était inconnue. Les lumières de la salle d'attente et de l'entrée ne me facilitaient pas la vue, elles devaient être changées. Mais, je fus surtout interpellée par les murs de l'entrée, ils étaient marqués de taches rougeâtres comme si un enfant y avait dessiné. Plus je m'avançais de la pièce où se trouvait mon père... lus je ressentais une envie pressante de fuir... Était-ce moi ou avais-je un pressentiment ?

Je voulais partir de cet hôpital mais je ne pouvais pas, je n'y arrivais pas. Je n'avais pas le choix, du coup, j'entrai dans le bureau de mon géniteur. À l'intérieur de cette salle sombre se trouvait une armoire remplie de documents, un bureau et trois chaises : une pour mon père et les deux autres pour ses patients et autres. Après ma salutation à son égard, j'eus l'impression d'entendre une voix m'appeler. Les secondes de ce moment défilaient comme des siècles et des siècles. J'avais l'impression de ne plus contrôler ma pensée. Plus le temps défilait, plus la voix devenait colérique et forte, j'entendis : "Alix...Alix...Alix ! Réponds-moi !". Soudainement, je regardai vers le haut, et vis mon père en train de me mettre une serviette d'eau tiède sur mon front. Il me dit que je m'étais évanouie, probablement à cause de la fatigue. Je ne savais pas si je devais lui faire confiance ou pas. J'avais besoin de me nettoyer le visage. C'est pourquoi, je partis dans les toilettes qui se trouvaient dans son bureau. J'ouvris délicatement le robinet et me rinçai la figure. Mais, au moment de me mirer, je vis du sang couler de mes mains, la chose qui m'effrayait le plus était le visage inconnu que j'aperçus. Je ne pus distinguer de qui il s'agissait mais je vis la silhouette d'une femme aux cheveux bruns. Dans la détresse, l'incompréhension et la peur, je sortis précipitamment du cabinet sans fermer le robinet. Puis, mon père me demanda pourquoi j'avais les mains mouillées. Je me rassurai en me disant qu'il me faisait une blague et qu'il ne voyait pas ce qui était dans mes mains. Dans l'excès de ma colère, je hurlai comme une psychopathe qui ne supportait plus son inintelligence. Je me sentais plus mal qu'avant, je me questionnai sur ma raison.

J'avais le sentiment d'être constamment suivie par cette silhouette. Est-ce-que c'était la fatigue qui me jouait un tour ? Et si la silhouette était celle de mon père ?

Ce fut la fois de trop ! A mon arrivée chez moi, j'enlevai mes chaussures, attachai mes cheveux, partis dans la cuisine, pris un couteau puis me dirigeai vers mon père. J'étais certaine qu'il était mon problème et que je devais me débarrasser de lui avant que la folie ne me gagne. J'étais prête à le tuer pour me libérer de cette emprise maléfique. Je voulais le faire mais quelque chose me dit que j'halluciniais. Mon corps était fatigué, mon cœur était brisé. Je n'arrivais plus à réfléchir comme une personne normale. Je sentis des larmes d'accablement couler le long de mes joues. Je n'avais que deux choix: soit me suicider soit continuer ma vie dans l'incertitude et les mystères.

Des hallucinations, ou le destin ?

Je travaillais rue Allée Célestin. Je venais juste d'avoir été accepté à un travail d'illustrateur pour la presse *Les Nouvelles des Parisiens*. Dès la petite enfance, avant même que je ne connaisse les quatre pattes, j'aimais dessiner et écrire sur les murs blancs de ma maison. Quand j'étais devenue grande, et lorsque je sus qu'écrire sur des murs blancs n'était pas une chose à faire, je commençais à développer cette passion pour le dessin et l'art en général. Mes cahiers étaient remplis de gribouillages, et à l'école, mes amis me demandaient toujours de leur faire un portrait à mon style, ou bien quand je dessinais aux déjeuners de midi, ils venaient avec les yeux grands ouverts ou d'étonnement : « Oh c'est toi qui as fait ça ? Mais tu es doué dis donc ! » Ou parfois, les plus grands de la classe se moquaient de moi en disant que l'art ne me mènerait nulle part.

Ce jour-là, je marchai tranquillement, dans un vent glacial, malgré le fait qu'on venait d'entrer dans l'automne, et tout à coup, je ressentis quelque chose de très bizarre, c'était comme si quelqu'un était passé devant moi à toute allure. Pourtant, il n'y avait personne. Ce n'était sans doute rien, juste un vent d'automne...

Alors j'entrai dans mon appartement, j'allumai ma lampe à huile et me déshabillai. Mais quand je voulus mettre mes vêtements dans mon armoire, celle-ci était à moitié ouverte, les lacets de mes souliers étaient défaits. C'était comme si quelqu'un était venu dans ma chambre. A partir de ce moment, je commençai à m'inquiéter. Le lendemain, après cet incident, je me réveillai à sept heures quarante-cinq, comme tous les matins de la semaine et me préparai pour me rendre à mon bureau. Je pris une douche rapide pour me rafraîchir. Mais, quand je sortis de ma baignoire et que je pris ma serviette pour m'essuyer, je vis ma réflexion dans le miroir : la vapeur d'eau chaude s'était transformée en forme humaine, qui, peut-être me donnait un sourire pathétique, comme si cette forme avait pitié de moi pour une raison ou une autre. Je ne savais pas si j'hallucinais ou si ce que j'avais vu était vrai, je ne cherchais pas à savoir. J'ouvris directement la porte de la douche, mais mes mains étaient en sueur à cause de la vapeur chaude. J'ouvris les fenêtres de la douche pour évacuer le brouillard, et en moins de trois minutes, la salle de bain était claire comme le jour. Alors je sortis, et m'assis sur le bord de mon lit, la tête dans mes mains, pensant et réfléchissant...Est-ce que j'étais devenu fou ?

Le lendemain je me rendis à la boulangerie, non loin de mon immeuble pour prendre mon petit déjeuner : un petit café, et une brioche fraîche qui venait de sortir du four. Je pris une table de deux places à la terrasse de l'établissement...Alors je posai ma mallette en cuir qui contenait les dossiers que j'avais traités la veille

Quand je finis mon café qui était étonnement sucré, je me dirigeai vers l'habitation d'un de mes collègues. Il s'appelait Albert Marchon. Il était grand de taille, mince, avec des yeux marron foncé qui prenaient parfois une couleur noire et des cheveux minces et bruns. Il avait une démarche nonchalante. On marchait tranquillement, sans dire un mot... quand tout à coup, la scène qui s'était passée la veille me revint en tête, alors je poussai un petit cri de terreur. Il me regardait comme si

lui aussi avait été terrifié. Je lui dis que je pensais avoir oublié un de mes documents. Mais cela se voyait clairement qu'il ne me croyait pas.

J'entrai dans mon bureau, et ce qui m'étonna, c'est que les fenêtres étaient ouvertes. Avant de sortir, je m'étais assuré de fermer ces fenêtres, même si j'avais l'habitude de ne pas complètement fermer mais de rabattre. Mais, je me souvins qu'il allait pleuvoir, alors je m'étais assuré de les fermer. Je me dis que peut-être, une de mes collègues était entrée dans mon bureau. Je doutais... Le soir sur le chemin du retour, je fis un tour dans ce restaurant italien qui faisait des cannellonis. Je ne voulais pas cuisiner, car, d'une part, je savais que j'allais être trop fatigué pour faire ma propre cuisine, d'autre part, je devais normalement commencer à trouver des idées originales pour les journaux de la semaine prochaine sur un thème précis. Enfin, c'était un vendredi alors je voulais me faire plaisir. Cela arrivait une fois au passage. J'entrai dans le restaurant, et vis des nappes de couleur rouge bordeaux, qui avaient été si clairement conçues qu'on pouvait presque voir sa propre réflexion, ce qui avait dû coûter cher.

Quand je m'installais, dix minutes après, un monsieur court de taille m'apporta le menu, mais je savais déjà ce que j'allais prendre sans hésitation. Ma nourriture fut servie et c'était vraiment appétissant. À dix-heures quarante-sept, je pris la route de la maison. Quand je fus arrivé, la porte de ma douche était ouverte et ma serviette, qui était beige, avait des taches de nourriture, comme si quelqu'un s'était essuyé les mains avec. J'étais resté là paralysé, je ne savais pas quoi faire. J'étais sûr que quelqu'un m'espionnait la nuit, et quand je partais au travail cette personne se mettait à l'aise comme si c'était sa propriété. Je m'en fichais un peu de la serviette, je cherchais à avoir ma propre sécurité. Je m'assis à mon bureau, regardant directement la douche, quand j'entendis des petits bruits, un courant de vent, je me retournai rapidement. J'avais peur. Je pensais pendant longtemps... Qu'est-ce que j'avais bien pu faire pour que quelqu'un veuille du mal de moi ? En plus ça ne pouvait pas être un de mes collègues puisque personne ne connaissait mon adresse, peut être le nom de la rue, mais pas le numéro de mon appartement !

Je pris une décision peut être pas trop réfléchie, mais c'était la seule solution logique, et simple. Je fis mes affaires, pris tout ce qui pouvait me servir comme des vêtements, mes livres, deux paires de chaussures, des chaussettes, un manteau, un bonnet et des ustensiles sanitaires. La fenêtre de ma chambre était rabattue, alors je la fermais. Je regardai pour la toute dernière fois mon premier appartement où je m'étais installé depuis que j'avais quitté mon internat. Légendaire ? Sûrement. Je fermai la porte pour une dernière fois et pris les escaliers ne sachant pas où j'allais dormir ce soir.

Parfois la vie nous réserve bien des surprises...

Un parasite d'une grande justice

Je m'appelle Querlin de la Gorge, j'habite à Ferney Voltaire, j'ai trente-quatre ans et je pense que je suis fou. Je pense cela à cause des événements particuliers qui se sont passés ces deux dernières semaines. Mais avant de parler de ces événements, je suis forcé de vous dire que Ferney voltaire est parmi l'un des endroits les plus beaux de toute la France.

J'étudiais le droit à Saint Exupéry, et après que j'avais fini cela, je pouvais aider beaucoup de personnes mises en cause dans toutes sortes de crimes.

Mon métier me mettait en danger face à ceux qui avaient réellement commis des crimes, cela pouvait être des gangs ou même la mafia - je pouvais régler cela avec leur chef qui avait décidé de me pardonner. Mais je ne savais pas que bientôt je devrais découvrir la réponse à une question qui pourrait être impossible à résoudre.

Tout cela commença quand je dus défendre M.Vincent et trouver qui avait tué son ami. Je crus que cela allait être comme tous les jours, jusqu'au moment où je partis enquêter sur la scène du meurtre. Je décidai alors de parler aux deux scientifiques qui, à ce moment-là, parlaient des analyses, pour recueillir leur expertise.

- Mais je vous dis qu'il n'y a pas de traces de pieds ou de doigts ! dit M.Jérôme à M.Sebastian.

- De quoi parlez-vous messieurs ? demandai-je.

- On se demande comment cela se fait que le décédé n'a pas été touché, n'a rien bu ni mangé, et n'a pas de signes de violence, me répondit M.Sébastien.

- Cela pourrait-il être une maladie ?

- Je ne pense pas, il n'a jamais eu de maladie grave, dit M.Jérôme.

- Merci pour votre aide messieurs, mais je voudrais analyser ceci moi-même, dis-je aux deux scientifiques.

Mais, après avoir examiné le corps de l'ami de M.Vincent, je ne trouvai rien et partis chez moi, confus et désespéré du fait que je ne comprenais pas comment ce crime s'était passé. En dormant, je fis un cauchemar dans lequel une figure microscopique de couleur blanche me parlait. A ce moment-là, je me réveillai et courus aussi rapidement que je pus vers la scène du crime. J'émis l'hypothèse que l'ami de M. Vincent était mort d'une maladie dont on ne pouvait pas trouver de traces, même si cela n'existait pas. C'est à ce moment-là que les deux scientifiques me donnèrent une feuille sur laquelle était inscrit «Cible M.Vincent», ils me dirent que cela était dans la poche de l'ami de M.Vincent. Je me dis que quelque chose n'était pas bon, et que quelqu'un ou quelque chose était derrière ce meurtre. C'est alors que je pensais au cauchemar et la figure blanche qui me disait « La justice et la protection pour tous ».

La journée suivante, je me réveillai et vis une poussière sur ma table sous la forme d'une phrase comme si l'on avait transporté les particules une par une : « Querlin, je ne suis pas contre toi ». Cette phrase me terrifia tellement que je ne mangeai pas mon petit-déjeuner. Je sortis à cause de ma peur épouvantable, mais tous les murs avaient la même inscription. Quand j'arrivai au tribunal

je présentai ma théorie que je modifiai avec les événements de ce matin-là, au juge, Pierre de la Fontaine.

- Vous êtes sûr ? me demanda Pierre, d'un air étonné.

- Oui, je sais que cela est bizarre mais avec tous les événements précédents, je suis certain, répondis-je de façon certaine.

- Un virus intelligent ! s'exclama Pierre, de façon énergique.

A ce moment-là, sur le sol on put voir écrit avec une épaisse poussière «Oui, même très intelligent».

Depuis ce jour, je décidai de ne plus être criminologue car je savais qu'une créature microscopique le ferait pour moi. Je ne trouverais jamais la réponse de son existence mais je sais que savoir serait inutile. Donc je décidai d'être fermier car cela serait beaucoup plus paisible pour moi. De toute façon, je ne serais utile à personne car cet être minuscule avait des oreilles partout et pouvait tuer les criminels avant qu'ils ne puissent commettre leurs crimes. Mais personne ne saurait l'origine et les causes de cette créature.

Cela est la fin de mon histoire, mais peut-être pas la fin de l'histoire de cette créature mystérieuse, tristement je vais mourir avant cette créature donc je ne saurais pas si les générations futures auront une éventuelle protection venant de cette créature mystérieuse.

Les revenants oubliés

Quand les cloches du clocher de Bristol avaient sonné leurs sept coups, je m'étais préparé pour aller vers le point de rencontre de mon rendez-vous. Cette nuit-là était une de ces nuits où l'air est cristallin, froid, tellement froid qu'il vous glace en quelques secondes. Malgré le vent et la température, l'atmosphère était lourde, électrique comme si la Nature pressentait que ma rencontre comportait un danger ou que les informations pouvaient peser sur la conscience, et peut-être même me rendre fou. Le brouillard dessinait des formes fantomatiques, spectrales, qui me donnaient la chair de poule, je voyais des hommes, du moins je le supposais, passer à côté de moi, ils me frôlaient presque, mais je ne pouvais, ne serait-ce qu'une seule fois distinguer leur visage, ni leur pied, la brume semblait flotter dans l'air. J'avais une excuse, j'avais la tête ailleurs à cause du télégramme que j'avais reçu la veille.

Je ne connaissais pas la personne qui me l'avait envoyé, mais son contenu m'avait intrigué. Je l'avais lu et il disait "George, rencontre-moi à l'auberge du sanglier, j'ai des informations sur le 16 mars 1865." L'auteur de ce message était un certain Philippe. Ce qui m'avait tout de suite intéressé était la date, car cette date du 16 mars 1865 était la date de la mort de ma mère Emma, il y avait maintenant presque vingt ans. Sur le chemin de l'auberge, je m'étais posé la question : Comment connaissait-il mon nom ? J'avais déjà deux réponses à cette question : soit il devait avoir connu ma mère, soit il avait vu mon nom dans les journaux car ma mère était morte dans une expédition au Mexique, lors de l'exploration d'un temple Maya. Je vis finalement l'auberge du sanglier : ce n'était pas un endroit recommandable car cette auberge se situait sur le port, un endroit connu pour le nombre d'homicides qui y avait pris place, l'auberge était pleine de marins saouls qui chantaient, je me dirigeai vers le fond de l'auberge où une personne dans l'ombre, et le visage dissimulé par une capuche noire, avait l'air de me faire signe de le rejoindre à sa table.

Après avoir commandé deux bières, je lui dis :

-Etes-vous bien Philippe ? Celui qui m'a envoyé un télégramme, il y a deux jours ? Celui qui sait ce qui est arrivé à ma mère ? Si oui, je vous prie de me raconter son histoire. Après un long silence, il me dit finalement d'une voix enrouée :

-Très bien, laissez-moi me présenter, comme vous le savez déjà, je m'appelle Philippe, je faisais partie de l'expédition menée par votre défunte mère. Cette nuit-là, nous nous étions couchés sous une tente, quand tout à coup, elle s'était dressée sur ses pieds, et m'avait dit "Philippe, les revenants, ils sont là, ils sont venus me chercher !"

Après une telle déclaration, je commençais à me demander si cet homme n'était pas fou à cause de ce début de récit fort douteux, mais malgré tout, je l'invitai à recommencer son histoire, mais cette fois depuis le commencement. Il prit un certain temps pour se calmer, car tout en me racontant ces événements, ils les avaient revécus, et était en train de s'affoler. Après quelques minutes, il entama finalement le récit :

-Tout avait bien commencé, le bateau avait accosté sans problème, le voyage avait été calme, sans vagues. Nous avions débarqué tout le matériel et les vivres sur la plage et y avions monté le camp car la nuit commençait à tomber. Votre mère et moi-même dormions dans la même tente, mais aucun de nous deux ne réussit à s'endormir, nous fixions la fenêtre, seule ouverture sur le monde, environnement qui nous entourait, quand nous vîmes une lueur éclairer la tente voisine, nous nous levâmes, sortîmes de la tente mais ne vîmes personne et la lumière n'était plus là.

Le lendemain, un de nos porteurs ne répondit pas à l'appel : voyant des traces de pas dans le sable se dirigeant vers la jungle, nous pensions qu'il était allé chercher des fruits et qu'il reviendrait bientôt ; il ne revint jamais. Sur le coup, nous ne fîmes pas le lien entre la lumière de la veille avec la disparition de notre porteur. Nous restâmes quelques jours sur la plage pour finaliser les préparations, prendre les vivres nécessaires, et les médicaments dont nous aurions besoin si quelqu'un se faisait blesser... Mais nous réalisaîmes que du matériel manquait. Pourtant nous avions vérifié si tout était là au départ et à l'arrivée de notre bateau. Nous en vîmes à la conclusion que des animaux sauvages étaient sûrement la cause de la disparition de notre matériel, mais aucun personnel de l'expédition n'avait vu un seul animal depuis notre arrivée.

Après ces événements qui nous parurent sur le coup sans intérêt, nous nous enfonçâmes dans la jungle. Nous marchâmes pendant plusieurs heures, fascinés par les différentes espèces végétales et animales, nous arrêtant pour en faire des croquis et, rarement, pour nous reposer. Nous marchâmes comme cela toute la journée, ne nous arrêtant que brièvement. Quand on monta le camp pour manger et dormir, il faisait déjà bien nuit ; et vers minuit, les mêmes lumières apparurent près de notre tente. Intrigués, nous nous levâmes, et c'est là que nous vîmes pour la première et dernière fois, les revenants. Tout se passa très vite, votre mère tomba, et s'évanouit, je la pris dans mes bras, sortis de la tente, alertai tout le monde, quand je me rendis compte que plus personne n'était là. Je courus aussi vite que je le pouvais avec votre mère dans mes bras, mais malheureusement je ne pouvais plus supporter son poids, aussi je la déposai à terre, et attendis que les revenants me rattrapent pour les combattre. Ils arrivèrent une minute plus tard, mais quand j'essayais de tirer, la balle passa à travers leur corps. Effrayé, je reculai, mais n'ayant pas vu que j'étais au bord d'une falaise, tombai dans l'eau, cette chute aurait dû m'être fatale, mais je réussis quand même à rejoindre le bateau qui était non loin de là ; ce fut la dernière fois que je vis votre mère. Quand je fus finalement arrivé au bateau, il faisait déjà jour. Préoccupé de me voir revenir mouillé et seul, l'équipage me demanda ce qui était arrivé au reste de l'expédition, je racontai tout. Les membres de l'équipage décidèrent d'aller essayer de la retrouver, mais le soir venu, ils revinrent penauds, n'ayant vu aucune trace humaine de toute la journée. Après une semaine de recherche nous partîmes pour l'Angleterre. Et voilà, vous connaissez maintenant l'histoire de votre mère.

L'esprit embrouillé, je n'arrivai pas à assimiler les informations incohérentes que cette personne venait de m'apprendre, atteignis la porte de l'auberge, et me retournai pour poser une dernière question à Philippe, mais ce dernier n'était plus là, il s'était évaporé alors qu'il y avait quelques secondes encore il était là, et la seule sortie était celle où je me trouvais précisément. Le lendemain je me réveillai dans une chambre qui n'était pas la mienne, et un docteur, me dit où je me trouvais : j'étais dans un asile de fous, il me dit que des policiers m'avaient trouvé sur le port, presque inconscient, et que je n'arrêtais pas de leur dire "Faites attention, les revenants doivent toujours être dans les parages !". Je fus hébété par cette déclaration, et furieux en même temps, car j'étais sûr d'être sain d'esprit : ce traitement était injuste. Il n'y avait rien à faire dans cet asile, donc c'est pourquoi j'ai écrit ce livre, racontant ma mésaventure, je ne sais pas si un jour quelqu'un aura l'opportunité de lire mon histoire, mais j'espère vraiment qu'un jour ce récit soit publié.

La voix d'Aurélie

L'odeur de la soupe était forte dans la maison. J'étais habillée dans mon pull préféré pour me protéger du froid. Il y avait une semaine que le chauffage ne marchait pas et je n'arrivais pas encore pas à faire un feu. Les murs et les fenêtres fins de ma petite maison n'empêchaient pas l'air glaçant d'entrer. Je n'avais presque plus de nourriture mais je ne voulais pas sortir de ma cabane pour m'approvisionner. J'avais versé la soupe dans le seul bol que j'avais pour que je puisse manger sur mon vieux canapé. Il faisait plus froid pendant la nuit alors ma soupe avait déjà refroidi. J'avais essayé d'allumer une bougie mais chaque fois qu'une étincelle apparaissait, une brise étrange l'éteignait. Irritée, j'avais réessayé une dizaine de fois, avant d'abandonner. Après avoir fini ma soupe froide, je m'étais brossé les dents pour ensuite entrer dans ma chambre.

Dès que j'entrai dans la pièce, la température diminua visiblement. J'avais des frissons malgré mon gros pull. Le sentiment d'être surveillée me suivait jusqu'à ce que je m'assoie sur mon lit. Soudain, la lampe que je gardais près de mon lit s'éteignit, me plongeant dans l'obscurité. Un air glaçant semblait entourer mes mains, comme si elles étaient la cause de la baisse de la température autour de moi.

La peau de mes mains devint bleu clair, la même couleur que le pull avec lequel j'étais vêtue. La température baissait à chaque fois que mes mains devenaient plus bleues, une couleur toujours plus sombre. Malgré la baisse de température, je suais beaucoup. Qu'est-ce qui se passait ? Pourquoi voyais-je une fumée blanche qui sortait de mes doigts ? Je sentis l'énergie sortir de mon corps et je m'évanouis, oubliant mes questions sans réponses.

Je fus réveillée de mon sommeil quand une goutte d'eau se posa sur mon œil. En ouvrant les yeux, je me rendis compte qu'il neigeait dans ma chambre. La seule source de lumière était une ampoule qui flottait dans l'air, émettant une lueur rouge. Ma lampe était toujours éteinte mais il y avait quelque chose écrit dessus : « Joyeux anniversaire Lia ». Anniversaire ? Lia ? La seule personne qui m'appelait Lia était morte, et mon humanité était enterrée avec elle. Depuis ce jour-là, je n'avais jamais fêté mon anniversaire. Des gouttes d'eau coulèrent de mes yeux pour ensuite atterrir sur mes mains pâles ; mais cette fois-là, la neige n'en était pas responsable.

Tout-à-coup, l'ampoule s'éteignit à son tour, et une présence inconnue s'installa dans ma chambre. Dans ma tête, j'entendis une voix que je n'avais pas entendue si clairement depuis cinq ans : « Bonjour ma chère Lia. » Je tournai la tête dans toutes les directions, cherchant la source de cette voix, la voix qui me hantait pendant que je dormais, la voix que j'entendais parfois en visitant le cimetière, la voix de ma meilleure amie, la voix d'Aurélie.

« N'aie pas peur. » Quelle était cette voix dans ma tête ? Qu'est-ce qu'elle me disait ? « N'aie pas peur ? » Impossible. Mes mains tremblèrent de nouveau, devenant bleues, puis noires. L'énergie de mon corps sortit de mes mains, laissant encore une fumée blanche. Par contre, cette fois-ci, la fumée prit une forme humaine, une forme que je connaissais bien. La figure prit mes

mains dans les siennes pour ensuite les écraser avec une force inhumaine. Je m'évanouis de douleur, mais pas avant d'entendre le commentaire d'Aurélié : « Merci, ma chérie, merci. »

Le spectre de ma sœur

Ce soir-là, dans ce ciel brouillé, l'orage était au rendez-vous. Passant devant les magasins, je regardais les vitrines, et pendant un court moment, je me retrouvais à contempler le visage de ma sœur dans le reflet de la vitrine, elle était morte huit ans auparavant, je me retournais pour la voir, mais elle avait disparue. Après un événement si étrange, mon esprit était fébrile, je remontais la rue, et, au loin, un chien aboyait, et cet aboiement était étrange, le son de cet animal était paralysant. Je pensais à la folie, et parfois me disais que je devenais fou. Certes j'avais des membres de ma famille qui l'étaient. Mais, jusqu'à ce soir-là, je n'avais jamais montré aucun symptôme similaire à ceux de la folie.

Soudain, je vis l'heure. 22 heures 22 ! Je décidai donc de chercher une auberge, celle-ci s'appelait *Viens passer du bon temps* ! J'entrai dans cet établissement, mais il n'y avait personne à la réception. Je décidai donc de continuer mon chemin dans les couloirs étroits, de couleur vert pâle. Tout à coup, une personne me poussa et je sentis l'odeur du parfum de ma sœur. Puis, je pénétrai dans la première chambre venue : il y avait des cadres accrochés sur le mur, un vieux lit d'une place, une petite table de chevet et un verre d'eau. Je décidai de me coucher.

Pendant cette nuit je rêvais beaucoup... C'étaient plutôt des cauchemars !

Et, le lendemain matin, à mon réveil, j'étais effrayée : les cadres bougeaient, les murs tremblaient ! Je vis même ma photo dans un des cadres accrochés au mur, alors que, la veille, c'était un chien. J'étais terrifié.

Je comprenais alors que dans mon rêve de la veille, ce chien, c'était moi. Ma vision était sans doute le résultat de mon reflet de la vitre du magasin, derrière le chien...

Je décidai de sortir du bâtiment, pour aller à la pharmacie.

Quand je vis ma sœur, je n'en crus pas mes yeux, elle me fit un signe de la main, quand tout à coup une voiture l'écrasa. À la place de ma sœur, c'était un chien qui courait dans tous les sens. Je compris alors que ce rêve était pour me prévenir que ma sœur allait redevenir vivante et qu'il fallait que je fasse attention à elle.... De retour à l'auberge, j'étais bouleversé par ce qui venait de se passer. Je décidai alors de me coucher pour réfléchir à autre chose. Dans mon sommeil, je sentis une main me toucher l'épaule. Je me réveillai tout de suite et vis le visage de ma sœur morte devant mon visage.

Je sursautai du lit, courut pour sortir de la chambre, et sortit de la maison, très rapidement. Je restai un moment dehors avant de me décider. J'allai dans un magasin et achetai une bouteille d'essence et une allumette. Je revins à l'auberge, entrai dans ma chambre et y mit le feu. Je sortis en courant de l'auberge, me retournai, et vis pour la dernière fois le visage de ma sœur, par la fenêtre, et compris à ce moment que ma sœur était morte dans cette auberge, dans le même lit dans lequel je dormais. Après cela, je ne revins plus jamais dans ce lieu.

La peinture étrange

Ma passion pour la peinture avait commencé quand j'étais enfant. En fait, mon père était un très bon peintre, ce qui avait influencé mon amour pour cette activité. Je participais à un événement de vente aux enchères au moins une fois tous les ans. L'ancien bâtiment avait de multiples fissures et des vignes enveloppées autour. La vieille porte avait une poignée cassée et la peinture se décollait. Je ne me suis jamais fait d'amis lors de ces événements. J'ai toujours préféré concentrer mon attention sur l'art plutôt que sur les gens.

Un jour, j'entrai dans la bâtisse, vêtu de mon long manteau beige, de mes gants noirs, et vis plusieurs personnes qui semblaient riches avec leurs vêtements élégants et la façon dont ils s'asseyaient avec une posture parfaite. Il y avait des gens dans le fond, derrière le rideau, sur la scène de l'enchère, qui essayaient de mettre tout en ordre pour l'événement. Je m'assis sur une chaise blanche qui avait des détails dorés. Après quelques minutes, les lumières étaient baissées sauf une, au milieu de la scène, où un homme était debout, tenant un micro. "Bonjour mesdames et messieurs, aujourd'hui, nous sommes ici pour vendre plusieurs tableaux merveilleux avec des détails très jolis et complexes."

Quand le commissaire fit ressortir une belle peinture avec des détails étonnants et des couleurs douces, je savais que c'était celle que je voulais acheter. L'homme commença par 1 500 euros, auxquels je réagissais en levant ma planche. L'animateur parlait dans le micro en me montrant du doigt et demanda si quelqu'un voudrait offrir plus d'argent pour l'objet. Personne ne leva sa planche, il me cria "Félicitations", l'un des assistants sur la scène m'apporta mon nouvel achat et je lui donnai l'argent.

Quand je regardai la peinture, je remarquai quelque chose d'étrange, les yeux de la femme représentée dans l'œuvre étaient en train de bouger et me regardaient. Je l'ignorai, pensant que je l'avais imaginé, et je rentrai chez moi heureux et tenant ma nouvelle peinture dans ma main.

Quelques jours passèrent et je ne comprenais pas ce qui s'était passé. Pendant la nuit, il y avait eu des bruits étranges que je n'avais jamais entendus avant. Des cris et des pleurs. La nuit suivante, je décidai d'aller enquêter dans le salon. Je regardais sous les tables, dans les armoires, je regardais partout, mais je ne trouvais rien. Je décidai que c'était peut-être juste la maison à côté avec leurs petits-enfants.

Durant la journée, j'étais en train de préparer mon dîner, quand j'entendis quelque chose tomber. Je me précipitai dans le salon et regardai la peinture qui était posé sur le sol, la femme regardait autour d'elle avec une expression de panique visible sur son visage. J'étais immobile, je ne savais pas quoi faire. Mais après un clignement de mes yeux, la peinture était de nouveau à sa place, comme si rien ne s'était produit.

Ce phénomène étrange se reproduisit toute la semaine et je commençais à être terrifié. Les bruits devenaient plus forts et les cris avaient plus de douleur dans la voix. Je n'en pouvais plus, mais je ne savais pas quoi faire. Après beaucoup de réflexion, je décidai de vendre la peinture. Deux jours plus tard, après beaucoup de recherches, je trouvai enfin un acheteur qui la prendrait

pour 200 euros. Je ne savais pas si je devenais fou ou si ce que j'avais vu et entendu était réel, mais cela n'avait plus d'importance parce que maintenant ce serait le problème de quelqu'un d'autre. Qui sait?

L'offre de la statue

Cela faisait quatre jours que je cherchais un appartement : j'avais été accepté à l'université St John de New York, et y avais un ami, Kris, qui vivait dans la mégapole : on avait fait les quatre-cents-coups ensemble quand on était petits. Mes parents devaient être tristes que leurs trois petits-enfants les aient laissés tout seul, ou peut-être qu'ils soient joyeux. Personnellement, j'étais très enthousiasmé, j'allais enfin pouvoir partir de ce trou paumé, où rien ne se passait, ce trou où je connaissais tous les noms des habitants de la ville, tellement il y avait peu de personnes, enfin, bref, ma ville natale. Venti et Barbara m'avaient beaucoup félicité pour mon admission à l'université. Comme eux, j'allais devenir un grand. Venti avait toujours été le préféré de la famille, il était grand, beau, il n'avait jamais eu de mauvaises notes, il avait tout réussi ce qu'il avait entrepris, il avait toujours eu cette sorte de chance, il habitait à New York, et m'avait donné des conseils pour vivre dans cette gigantesque ville, en prévision du jour où j'arriverais dans la *Big Apple*.

Enfin cela me fit du bien de voir Barbara et qu'elle me félicite, car elle ne m'avait plus parlé depuis bien longtemps, elle n'arrêtait pas de dire que je lui faisais peur, et qu'elle ne voulait plus me parler mais je n'avais aucune idée de ce qui s'était passé ce jour-là. J'avais envie de lui demander clairement des comptes maintenant que nous étions tous les deux des adultes.

- Oui, allô !
- Salut Barbara c'est C.J.
- Qu'est-ce que tu veux ?
- Tu te souviens de ce qui s'était passé dans la cuisine il y a quatre ans avec toi, moi et la statue ?
- Oui, pourquoi ? Il y a quelque chose qui s'est encore... Ne me dis pas que tu as encore cette statue ?
- Non rien ne s'est passé, eh oui j'ai encore la mini statue, je ne pouvais pas juste la jeter comme cela : c'était un cadeau !
- Viens le plus vite possible chez moi et enferme la statue dans un tiroir, je n'ai pas envie qu'elle s'en prenne aux parents après la conversation que l'on vient tout juste d'avoir.
- Quoi ! Quoi ! Attends pourquoi !
- Juste fais-le !
- Ok, je vais le faire.

Je partis alors chez elle. Ma sœur habitait dans un deux pièces, dans une banlieue de Baltimore. C'était la première fois que je me rendais chez elle, alors la route me paraissait un peu longue... Au milieu de mon chemin, je vis que ma main était ensanglantée, mais, bizarrement, je n'avais pas mal. Je me garai alors, et allai dans un café pour me laver les mains et me reposer. Peut-être que j'hallucinais... Je me rendis aux toilettes, mais non c'était bien du sang, peut-être que j'avais une coupure sur la main ? Non la quantité de sang était trop importante, alors qu'est-ce que cela pouvait être ? J'étais trop fatigué pour réfléchir : mon corps tout seul tomba dans un sommeil profond.

Je me réveillai fatigué, je ne savais pas où j'étais, mais une chose était sûre c'est que je n'étais plus aux toilettes. L'endroit où j'étais était une place sombre, très sombre. On aurait dit une forêt, cette place était calme, sans aucun bruit, mais tout d'un coup, une lumière aussi brillante que le soleil apparut dans le ciel et une forme qui ressemblait étrangement à la statue que j'avais, sortit de cette lumière, et me répéta ces mots : "Ne résiste, pas tout va se finir bientôt". Tout d'un coup, j'ouvris les yeux et j'étais de nouveau aux toilettes. Pour me souvenir, je décidai alors d'écrire tout ce qui venait de se passer sur une feuille de papier qui était dans ma poche.

Puis, je sortis des toilettes. J'avais eu l'impression d'avoir dormi une éternité, mais bizarrement, l'heure était la même qu'au moment où j'étais entré dans ce café. Je marchai tout droit vers ma voiture, puis, tout d'un coup, j'entendis une voix, cette voix était similaire, oui c'était la même que dans mon rêve. Cette voix me dit alors :

- Veux-tu vivre en paix ? Loin des problèmes.
- Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?
- Je veux juste que mon propriétaire soit un homme heureux.

Je l'écoutai alors et compris que si je voulais vivre dans un lieu en paix, sans aucun problème, je devais sacrifier la vie de six humains.

Même si, récemment, ma vie n'était pas la meilleure à cause de ma relation avec mes parents, ou à cause des actes de terrorisme qui touchaient de plus en plus le pays, je ne pourrais pas tuer d'hommes. Non, j'étais résolu. Mais elle insista, et insista, me causant des douleurs à la tête, de plus en plus fortes... Dans cet état-là je ne pouvais conduire pour arriver chez Barbara. Je dus passer la nuit dans ma voiture, mais même dans mon rêve la voix était toujours là : elle me montra ce que ma vie pourrait être, la tentation était trop forte, alors je pris la décision d'accepter le marché qui m'avait été proposé. Je voulais enfin la paix.

Je pris alors mon courage à deux mains et assassinai une famille dans mon quartier, ils étaient six : un homme, une femme, trois enfants et une grand-mère, je ne regrettais pas ce que j'avais fait, c'était, soit ma vie ou soit la leur. Éventuellement, je finirais ma vie dans un enfer, ou un enfer, avec la statue. Pendant plusieurs années, mes parents et la police essayèrent de me retrouver. En vain. Ma sœur Barbara eut une crise cardiaque et sombra dans un profond coma.

Le mystère de l'Île sans nom

Lors d'un de mes nombreux voyages, j'avais eu le plaisir de rencontrer Mme de Gouges, une exploratrice fort intéressante et pleine de connaissances. Je l'avais rencontrée lors d'une partie de chasse, à l'occasion de l'anniversaire ma sœur, Iris. J'avais remarqué qu'elle avait une technique différente mais bien plus efficace que celles de mes amis. Elle réfléchissait, observait, et enfin se décidait à tirer des conclusions. Déterminée à en savoir plus sur cette dame, je l'avais suivie dans un petit salon et nous avons fait connaissance. Puis, sans nous en rendre compte, nous répétions cette petite tradition chaque jour. Et lors de l'une de nos « grandes » discussions, elle m'avait parlé d'une île, *Île sans nom*, c'était apparemment une petite île, en Afrique où quelques explorateurs et journalistes avaient mis les pieds mais étaient souvent revenus avec de graves séquelles. Alors intrigué, je lui avais demandé quelques renseignements, notamment la façon de se rendre sur cette fameuse *Île sans nom*, et elle m'avait confié que seulement peu de personnes avaient eu l'occasion d'aller sur cette île, mais qu'elle connaissait un homme, qui pourrait m'aider : M. Lambec, 159 rue de La Ville.

Le lendemain, je me rendis chez cet inconnu, c'était une petite maison mais très agréable. Je sonnai à la porte : un homme, âgé, m'ouvrit. Je lui dis ce qui m'amenait et il m'informa que l'île se trouvait en Afrique, près d'un petit village et que les locaux m'aideraient ensuite à leur tour. Intrigué, je me rendis dans la bibliothèque de la ville et demandai tous les livres sur les îles en Afrique, et en particulier, une île nommée *Île sans nom*. La bibliothécaire me demanda mon nom, adresse, et quelques autres renseignements quelconques, quand je me souvins ! Je ne m'étais pas présentée ! Louis Leroy, 43 ans et journaliste du Quotidien à Paris ! Reprenons... Mais quand elle m'eut présenté tous les livres, je ne vis aucun d'entre eux qui parlaient précisément de mon île. Au bout d'une heure à ne rien trouver, j'étais en train de feuilleter un des derniers livres quand tout d'un coup, je lus *Sans nom* ! Je regardais cette image, c'était une île comme je n'en avais jamais vu, elle n'était pas grande mais ce n'était pas ça, non, c'était sa forme : vue de haut elle me faisait penser à un spectre ! Bouche ouverte, yeux étirés vers le bas et sombres, oui, cette île était très sombre.

Très intrigué par cette île, je pris donc un billet d'avion, dès mes recherches terminées. Lorsque j'arrivai à l'aéroport, je trouvai enfin un avion nommé *Naamloos*. Grâce à mes nombreux voyages je pus déchiffrer *Sans Nom* et j'embarquai. Le voyage fut long, mais enfin arrivé, je pus distinguer une île. Je devinais que c'était celle que je cherchais. Mais aussitôt sur la terre ferme, je me sentis mal, ma tête tournait. Les symptômes banals après un long voyage en avion, songeais-je. Les habitants locaux m'indiquèrent la hutte du chef de l'île, je me présentai puis partis vers mon île, elle se trouvait juste à vingt minutes de là où l'avion m'avait déposé. Je montai ma tente et commençai à explorer, seul. L'île était aussi sombre que sur la photo et il commençait à faire nuit. Je décidai de rentrer, quand je sentis une présence derrière moi. Peu serein, je me dépêchai de rejoindre ma tente. La nuit fut calme mis à part quelques oiseaux exotiques qui m'avaient réveillé

tôt le matin. Je cherchai un miroir dans ma sacoche, quand je remarquai que tous mes papiers d'identité avaient disparu. Je vérifiai, regardai dans toutes mes poches et valises... Disparus ! J'étais pourtant certain de les avoir rangés avec moi et je n'avais pas pu partir de l'aéroport sans ces documents. Quelle disparition étrange ! Puis, durant ma première journée sur l'île, je me promenai, et fis quelques rondes autour de l'île. Vers midi, je rentrai près de ma tente pour y trouver mon serviteur, on me l'avait désigné lors de mon arrivée dans le village, pour me protéger et me conduire de l'île au village, il gardait aussi ma tente quand je n'étais pas là... Je rentrai donc vers la tente quand je remarquai qu'il n'y était plus. Je criai pour l'alerter et pour voir s'il était encore sur l'île, ... pas de réponse. Je commençais à avoir peur, je ne savais pas conduire le bateau et j'étais maintenant seul sur l'île. Elle me semblait de plus en plus sombre et dangereuse. Je décidai alors de parcourir l'île à sa recherche, je ne connaissais même pas son nom. Après un quart d'heure de marche, je vis une grotte et décidai de m'y arrêter. Je me reposais quand je sentis la même présence que la veille. Je me retournai quand je le vis ! Un spectre ! Complètement paralysé de peur, je n'osais plus bouger, je sentis mes os devenir de plus en plus tendus et je tremblais. Il me regardait de ses yeux noirs et profonds, la grotte était aussi sombre que ses yeux et puis ce fut comme si mon regard était noyé dans le sien et que je ne pouvais plus remonter. Je sentis mon âme, mes souvenirs, mes connaissances, s'éteindre et je crus que c'était parce que je m'étais évanoui mais non ! Tous mes souvenirs et connaissances s'étaient transvasés dans le corps du spectre ! Et quand j'eus repris connaissance, je regardai en face de moi et vis mon propre reflet qui souriait ! Et je compris, le spectre cherchait une âme et l'avait finalement trouvée... maintenant que j'étais devenu le spectre, il fallait que je le retrouve et mon âme au passage !